

RAJ KAMAL JHA

Elle lui bâtira
une ville

roman traduit de l'anglais (Inde)
par Éric Auzoux

ACTES SUD

*À Rain,
à sa mère, à ses grands-parents.*



*Max Schneid (1898-1944)
Yasmin Malek (1996-2002)*

*Il était minuit sur la ville surpeuplée,
sur les palais, sur les lieux de débauche,
sur les prisons, sur les asiles d'aliénés, sur
les salles de naissance et de mort, de
santé et de maladie, sur le visage figé des
cadavres et sur le sommeil paisible de
l'enfant, minuit s'était étendu partout.*

CHARLES DICKENS,
Oliver Twist, 1837*.

* Charles Dickens, *Les Aventures d'Oliver Twist*, traduction de Sylvère Monod, Le Livre de poche, n° 21003. (Toutes les notes sont du traducteur.)

FEMME

APRÈS-MIDI D'HIVER

Ce soir d'été-ci, l'obscurité s'installe dans la chaleur, tandis que par ce froid après-midi-là, la lumière décline, tu as huit neuf ans, tu te précipites vers moi, virgules sautillantes essoufflées, et tu me dis, *Ma*, je peux te demander quelque chose et je te réponds, bien sûr, ma chérie tout ce que tu voudras et tu poursuis, *Ma*, quand je suis fatiguée, quand mes jambes me font mal, quand mes yeux commencent à se fermer, il suffit que je t'appelle, je n'ai qu'à dire, *Ma*, et tu apparais tout de suite, comme par magie, où que tu sois tu interromps ce que tu es en train de faire tu cours vers moi tu me soulèves tu me prends dans tes bras tu.

Calme-toi, calme-toi, te dis-je, sans effet bien entendu, tu reprends : quand c'est l'heure d'aller dormir, tu places un oreiller de chaque côté, tu les tapotes, tu éteins la lumière, tu attends à l'extérieur de ma chambre et uniquement lorsque tu ne m'entends plus bouger tu t'éloignes, *Ma*, voici ma question.

Et tu marques une pause.

Tu inspires profondément.

Tu trépignes, la terre tourne en dessous, tes yeux regardent dans les miens comme si tu étais la mère et moi l'enfant et tu me demandes :

Ma, est-ce qu'il y a quelqu'un qui peut faire la même chose pour toi ?

Que veux-tu dire ? te demandé-je à mon tour.

Ma, est-ce qu'il existe quelqu'un que tu peux appeler quand tu es fatiguée ? Quelqu'un qui peut te soulever, te porter dans ses bras jusqu'à ce que tu t'endormes ?

Il existe quelqu'un comme ça, *Ma* ? Un homme ?

Une femme ?

Il existe ?

Il existe ? Tant de questions.

Tant de points d'interrogation, avec leurs points et leurs crochets flottant dans l'air, qui m'empêchent de voir ton beau visage.

Et je réponds, oui, peut-être.

*

Ce soir, nous sommes trente, quarante ans plus tard.

Cette petite maison est si calme, qu'à l'étage, à travers les murs de la pièce où tu es allongée, j'entends tes larmes couler et ta respiration s'emballer.

Les unes évoquent la pluie, l'autre, le vent. J'en frissonne.

*

Cet après-midi-là, donc, je réponds, oui, peut-être. Oui, peut-être existe-t-il quelqu'un, homme ou femme, pouvant me soulever, à dire vrai je serais

bien plus à l'aise s'il s'agissait d'une femme car le seul homme par lequel j'accepterais de me laisser porter est ton père et il n'est plus parmi nous ; en prononçant ces mots, un petit nuage froid, gorgé d'eau et sombre s'introduit par la fenêtre, plane au-dessus de nos ombres portées sur le sol avant que nous ne le renvoyions de notre souffle conjoint au ciel d'où il devait provenir, et ce faisant je sens ton haleine, plus chaude que la mienne, je m'en souviens.

Le nuage disparu, tu me demandes, *Ma*, est-ce que la femme qui te portera comme tu me portes ne devra pas être grande ? Très, très grande ? De deux fois ta taille ? De même que toi tu es deux fois plus grande que moi, comme ça quand elle te promènera dans ses bras, tes pieds ne traîneront pas par terre.

Je pense, dis-je.

Quelle taille elle devrait faire alors, *Ma* ? demandes-tu.

À toi de me le dire, chérie.

Tu réfléchis pendant dix, vingt, trente secondes, tes lèvres remuent, des chiffres petits et grands dansent dans ta tête – multiplication ? division ? – et tu réponds, au moins quatre mètres de haut, une géante, *Ma*, comme dans *Les Voyages de Gulliver*, dans le pays qui vient juste après Lilliput, où la petite fille, qui a juste neuf ans comme moi, porte Gulliver comme s'il était sa poupée. Et pour me montrer, tu lèves les bras, tu te dresses sur la pointe des pieds, à peine un mètre dans tes chaussettes, tu tentes de t'étirer pour atteindre quatre mètres, et tu demandes, *Ma*, comment on fait pour la trouver ?

Ne t'inquiète pas, réponds-je, on la rencontrera. Un jour, un soir, j'en suis sûre, car comment quelqu'un d'aussi grand pourrait-il demeurer longtemps caché ?

Ma, si elle existe, est-ce qu'elle m'aimera comme tu m'aimes ?

Ça je n'en sais rien, peut-être si tu le désires très fort.

Ma, est-ce qu'elle aura une mère et un père ? Des frères et sœurs ? Des amis ? Est-ce qu'elle habitera dans une maison très haute avec beaucoup beaucoup de gens très grands ?

Peut-être, dis-je, à moins qu'elle ne vive seule.

Prévien-moi quand tu la rencontreras, *Ma*, promets-moi de me prévenir, je veux la voir te porter dans ses bras, je veux te voir t'endormir sur son épaule.

Bien sûr que je le ferai, dis-je. C'est promis.

Et ainsi rassurée, tu pars en courant, produisant un trou dans l'air, chatoyant, à travers lequel l'après-midi se dissipe et le soir s'insinue, mélangeant, dissolvant les odeurs que tu as laissées derrière toi.

De crème d'hiver et de laine rouge.

De peau de petite fille et de shampoing de bébé, datant de la veille.

*

Hier soir, j'ai rencontré cette femme.

Cette très, très grande femme. Dans cette même maison, ici même, et, comme promis, je t'en fais part.

*

T'es-tu assoupie ?

Puis-je m'allonger à côté de toi, juste pour quelque temps ?

Je ne te réveillerai pas, je monterai l'escalier sur la pointe des pieds, j'essuierai la sueur de mon visage afin que pas une goutte ne coule, ne fasse de bruit.

Si cela peut aider, je chuchoterai chaque mot que j'ai à te dire, je retiendrai mon souffle – comme si j'étais morte.

HOMME

MÉTRO DE NUIT

Il va tuer et il va mourir.

C'est tout ce que l'on sait pour le moment, voyons ce qui se passe entre-temps.

*

Il attend de monter dans la dernière rame à la station Rajiv Chowk, la plaque tournante du métro de Delhi, correspondance pour les lignes Jaune et Bleue, sur lesquelles un demi-million de passagers se déplacent chaque jour ; il est l'un d'eux.

Personne ne remarque personne dans cette ville.

Il a trente, trente-cinq ans, mesure entre 1,70 et 1,80 mètre, ses poignets sont si fins que lorsqu'il lève le bras pour ramener ses cheveux en arrière sa montre glisse jusqu'à mi-chemin de son coude. Il fait plus de 40 degrés pourtant pas une goutte de sueur ne coule sur son visage, comme si une couche invisible d'air froid collait à sa peau, tel un film alimentaire. Il ne porte ni sac ni téléphone portable en attendant sur le quai, deux niveaux au-dessous de la rue, à côté du Coffee Day, sous l'horloge du métro dont l'aiguille tremble à chaque seconde.

Les passagers prennent des escaliers mécaniques, ils ressemblent à ces hommes et à ces femmes miniatures qu'il a vus une fois dans une usine de Shanghai sur Discovery Channel : petits et raides, glissant sur le tapis roulant dont ils émergent par la tête. Suivie par le cou, la poitrine, la taille, les jambes, et, pour finir, les pieds. L'ensemble bascule dans un carton qui hermétiquement fermé sera expédié à l'autre bout de l'océan. Dans des villes où les jouets sont plus nombreux que les enfants.

Prochaine rame dans 02 minutes.

La station est bondée, il ferme les yeux et voit tout le monde nu et contusionné. Des balafres parcourent estomacs et cuisses à l'air telles des ouvertures béantes de sacs marron.

Des femmes accroupies soufflent dans des pénis flasques.

Comme des enfants dans des ballons.

L'une d'elles est rouge, à l'intérieur de ses entrailles baignant dans du sang luit un fœtus.

Il sent monter une érection.

Il ouvre les yeux, *son cœur souffle et la douleur engourdit ses sens*, John Keats.

*

Il aime la poésie, il n'aime pas l'humidité, il n'aime pas les gouttelettes ou les éclaboussures. Ni couteau, ni corde épaisse, ni barre de fer, armes les plus populaires des meurtres qui défraient la chronique dans cette ville. Celui d'Aarushi, l'écolière ; de Gurpreet et Jasmeen, une mère et sa fille ; de Laurent, le touriste français ; de l'Afghane Paimana et du couple âgé de Grand Kailash I, la plupart

poignardés, entaillés en de nombreux endroits du corps. Ou étranglés, tabassés. Pas pour lui tout ça, il sait que ses bras sont trop faibles, et même s'il parvenait à trouver la force de frapper, il est peu probable qu'il tuerait du premier coup, ce qui veut dire qu'il devrait continuer à frapper, et donc à maculer et à tacher de plus grandes zones. À provoquer un cri, qui sait ? Il y a 29 468 personnes au kilomètre carré dans cette ville (recensement de 2011), et le double d'oreilles.

Quelqu'un l'entendrait, c'est certain.

Il pourrait utiliser un revolver avec un silencieux, vite fait bien fait. Comme dans les films qu'il a vus et les livres qu'il a lus. Meurtre à Echo Park, Los Angeles, enveloppée de brume, pluie dégoulinante sur les vitres des voitures. Un parc à Asker, près d'Oslo, une femme politique trouvée au fond d'une piscine vide, une balle de tennis blanche enfoncée au fond de la gorge. Mais ce sont des faits, pas de la fiction.

Il y a vingt millions de corps dans cette ville, sans compter la chaleur.

Chacun de ces corps ramolli, chauffé tout au long de la journée dans la marinade de sa sueur et de ses odeurs, huile capillaire, poussière soulevée par les pelleteuses, les bétonnières, les bulldozers, les camions à ordures avec leur va-et-vient incessant. Nouvelle station de métro, nouveau toboggan, nouveau complexe immobilier, nouveau centre commercial, nouvelle rue, New City. Où tout le monde se frotte contre vous, si près qu'on entend le sang couler dans leurs veines ; la peau se hérissier, les cœurs pomper. Comme le bruit des trains dans la nuit. Vous voyez des résidus de repas logés entre les dents, coincés sous des ongles jaunis ; des écrans

de portables maculés de cire auriculaire, mouchetés de peaux mortes.

Le soir tard, juste avant de se fermer, les yeux scintillent d'avidité ; dans la journée ils sont sombres comme le désespoir.

*

À l'école il avait lu *Comment tuer un arbre*, un poème de Gieve Patel, un médecin vivant à Mumbai. Il en connaît des extraits par cœur.

*Tuer un arbre prend beaucoup de temps
Il ne suffit pas de prendre un couteau...
... Donc frappez et tailladez
Mais ça ne suffira pas...
... L'écorce à vif cicatrisera
Et du sol s'élèveront
Des brindilles vertes et courbes
Non,
Il faut arracher les racines –
... Des profondeurs de la terre
Et mettre à l'épreuve la force de l'arbre,
La source, blanche et humide...
... Ensuite c'est affaire
D'écorchement et d'étouffement
Au soleil et à l'air,
De brunissement, de durcissement
De tortillement, de flétrissement
Et alors c'est terminé.*

Fin du poème, il n'a jamais tué un être humain.
Il n'a tué qu'une fois – un chien.

*

Il entend le train.

Il aime le métro au plus profond de lui-même, cet endroit où il sait que le sang mauvais se mue en bon. Il aime toutes les rames avec leurs quatre, parfois six, huit même, wagons Bombardier. C'est pourquoi, des soirs comme celui-ci, il laisse sa voiture au garage pour rentrer en métro, où qu'il se trouve.

*

À neuf dix ans, il a un sévère mal à l'estomac, des spasmes violents tordent et broient ses boyaux, le font pleurer enfoui sous son oreiller chaque soir pendant une semaine. Son père l'emmène à l'hôpital et on lui fait avaler du sulfate de baryum dont on suit le mouvement au moyen de radiographies prises toutes les demi-heures jusqu'à ce qu'on obtienne un album complet de plaques noires translucides qui, face à la lumière, montrent le circuit du baryum dans son corps.

Il conserve une dernière image dans sa tête : celle d'une trace fine et blanche coulant dans le noir, à travers le brouillard des organes, dessinant spirales et boucles au niveau des ulcères, puis poursuivant leur chemin en ligne droite, sans interruption.

Comme le métro.

Chaque rame est un comprimé luisant avalé, poursuivant son cours à travers les boyaux de cette ville malade.

Sur le chemin du retour de l'hôpital, son père lui achète une batte de cricket et un rouleau de pastilles

Poppins au goût très fort, pour faire disparaître celui du baryum.

*

La rame arrive, propulsant sur le quai un courant d'air chaud en provenance du tunnel. Les portes s'ouvrent, les gens se répandent. Comme une odeur de légumes pourris, de pain et de bananes avariés.

Odeur de mort et de moiteur.

Le poète Gieve Patel est peintre, également. Il a réalisé *Homme sous la pluie avec pain et bananes* (huile, 2001). C'est son tableau favori parce que l'homme représenté ressemble à son père. Même regard triste, mêmes vieilles lunettes.

La prochaine station est Patel Chowk, les portes vont s'ouvrir du côté droit, attention à l'espace entre le train et le quai.

Douze arrêts avant d'arriver chez lui, à Apartment Complex, New City.

Debout, il ferme les yeux.

ENFANT

LITTLE HOUSE

La nuit est si chaude que la lune brille autant que le soleil, ses rayons d'un blanc pâle comme un os dessinent l'ombre froide d'une femme qui descend d'un rickshaw son nouveau-né dans ses bras, enveloppé d'une fine serviette rouge sang, demande au

conducteur d'attendre, se dirige vers Little House, un foyer pour enfants, orphelins et pauvres, abandonne le bébé sur le seuil, se retourne et s'éloigne dans le vent, léger mais brûlant, qui lui gifle le visage et remplit ses yeux d'eau.

Le seul témoin de cet abandon est Bhow, une chienne noire et blanche, étonnamment propre considérant le tas d'ordures sur lequel elle est assise. Elle observe la femme déposer l'enfant, elle l'observe remonter dans le rickshaw, qui, en compagnie de son ombre, s'éloigne, happé par la chaleur nocturne provenant du lit écorché de la Yamuna, le fleuve dénué d'eau.

À la fin de cette nuit, la chaleur fait grimper la température un peu au-delà de 40 degrés, minimale la plus élevée selon les archives de la ville.

Elle tue douze personnes, sept de plus de soixante ans, cinq de moins de six ans.

Les deux refuges de nuit, mandatés à rester ouverts tout au long de l'hiver par la Haute Cour de Delhi, se transforment en cliniques de fortune pour traiter les victimes de déshydratation et d'insolation. Toutefois, ces refuges sont vite à court de lits, de nourriture et d'eau, forçant des centaines de personnes à dormir sur le trottoir, nombre d'entre elles sur les séparateurs de chaussée, ventilés par l'échappement des véhicules qui passent. Certains trouvent abri dans des carcasses de bus, d'autres à l'entrée de stations de métro où, s'ils ont de la chance, ils attrapent ce qu'ils peuvent d'un courant d'air conditionné s'échappant d'une rame à l'ouverture des portes.